

Réflexions d'un pianiste confiné:

Nous vivons actuellement une période assez étrange: Depuis de longs mois, comme pour répondre au manque de projets, je pratique le même rituel, lever tôt le matin, marche à pieds de trente minutes, petit déjeuner, et je « me mets au piano ».

La position physique du pianiste est d'ailleurs assez routinière car, contrairement à un autre musicien qui peut bouger avec son instrument et l'amener là où il le veut, le pianiste, lui, est comme « vissé » à son tabouret, dans un endroit soigneusement choisi dans la maison ou l'appartement, et pendant des années, c'est assis à la même place, donc dans la même constellation d'objets, de meubles, de tableaux sur les murs, d'éclairage même qu'il doit essayer de tout oublier et de se concentrer sur des partitions qu'il répète chaque jour.

Cette répétition, ce « ruminement » pourrait-on dire n'est certes pas du tout appauvrissant, bien au contraire, la répétition, lorsqu'elle est bien faite avec amour et conscience ouvre à l'occasion de chaque nouvelle strate des perspectives inattendues et en fait, on répète mais toujours différemment.

Sergiu Celibidache disait si bien que toute répétition, même celle d'une simple note de musique crée un nouvel espace.

La répétition est la base de tout travail musical, d'abord obligatoirement infiniment lente afin de donner au cerveau et aux doigts la possibilité d'assimiler tous les détails, fixer une fois pour toutes les doigtés qui dépendent de tant de paramètres (la forme de la main du pianiste mais aussi le phrasé, l'élan qui sera demandé et surtout le legato), la clarté polyphonique des voix, les plans sonores, le respect des contrastes de nuances et la dynamique, le tempo, la sonorité et tant d'autres choses. Et au fur et à mesure que les choses s'assimilent, que les difficultés s'estompent pour permettre d'avantage de liberté, s'installe peu à peu une « libération » mentale et physique progressive, l'instinct musical peut se déployer dans la pièce, le tempo réel voir le jour et l'interprétation commence... celle ci étant comme le miroir de l'oeuvre entendue à travers le prisme de la personnalité, du goût et évidemment du talent de l'interprète.

Arthur Rubinstein disait que « les interprètes n'ont que le talent, ce sont les compositeurs qui ont le génie ».

Mais c'est certain qu'il faut une grande habileté et une longue expérience pour jouer convenablement, dans le respect du texte et l'esprit universel des oeuvres. Le style fait sans doute partie du talent, c'est le « ton » qu'on donne en jouant et avec la culture, le vécu, la sensibilité, tout devient donc possible.

Eh bien, pendant ces longs mois de solitude due au confinement, et ayant de mon mieux, comme chaque musicien digne de ce nom essayé de suivre ce rituel fait de discipline, de respect et d'amour pour la musique, j'écris ici non sans nostalgie ni tristesse que tout cela n'est que lettre morte, et que toutes mes si « bonnes intentions » manquaient cruellement de ce qui fait la sève du bonheur du musicien, la présence d'un public et « l'échéance » fixée du concert.

Combien ai-je souffert ces longues semaines de travailler les oeuvres sans « me » préparer au concert, sans dates définies (même si elles font parfois figure de redoutable ultimatum à être prêt!), sans pouvoir redouter la présence d'un public qui juge absolument tout même si on a, et tellement, besoin de lui et je me suis depuis toujours demandé s'il faut

absolument être écouté par quelqu'un pour être heureux dans la musique. Ce confinement m'a une nouvelle fois confirmé que la réponse est évidemment « oui ».

Et pourtant tout ce qui « touche » au concert n'a souvent rien à faire avec la musique elle-même: Parler avec son agent, discuter du voyage et de la date du départ, du cachet, inviter quelques personnes amies ou dites « importantes », sentir la date fatidique du grand soir qui se rapproche comme une menace sur soi-même (faudrait-il décidément être un peu masochiste pour faire ce métier!), les angoisses le jour du concert, la peur du manque de sommeil, finalement le fameux « se sentir en forme », même jusqu'au plaisir de s'habiller et se préparer pour jouer, les éclairages de la scène, tout cela on n'y pense pas consciemment dans le travail quotidien parce qu'il s'agit de l'environnement même du musicien. Son piano est comme flottant dans ces rêves, ces interrogations, ces peurs, et il voyage avec lui, en dehors et loin des meubles et décors de son habitation. Avec ces rêves, il n'y aurait presque plus besoin d'habitation!

C'est bien pour cela que les « après concerts », lendemain et jours qui suivent sont si douloureux, on est vidé, tout a disparu et on a l'impression d'avoir atterri dans un désert.

En fait l'artiste n'est de nulle part, il vit seulement dans ses songes et le confinement, comme une redoutable force de gravité verticale ramène inexorablement le musicien à une réalité seulement terrestre pourrait-on dire, où tout rêve demeure désormais interdit.

Ce n'est pas seulement le virus qui risque de tuer, c'est le fait de ne plus pouvoir rêver et ne reste que la froide obligation de compenser ce manque par un approfondissement et une introspection encore plus intenses mais terriblement lourds et éprouvants.

Pendant cette « résilience forcée » qui est la conséquence de ce que j'ose tout de même appeler un traumatisme pour un musicien, il m'est arrivé d'imaginer en jouant un concert « virtuel » (c'est le cas de le dire!) , chez moi tout simplement où j'avais « supplié » un être de mon choix, proche ou moins proche de venir m'écouter. Il me fallait tout donner, lui offrir un concert, et plus du tout question de gain ou cachet, tristes apanages d'un métier qui n'existe plus. Il ne me fallait que jouer, jouer le plus possible comme si je pouvais faire reculer les tentacules noires et empoisonnées de cet horrible confinement..

Étais-je donc devenu plus « généreux », moi qui pourtant avais toujours pensé l'être déjà, et hélas, peu après ce moment de rêve où je n'étais plus seul, je me retrouvais, telle la Petite Fille aux Allumettes d'Andersen , qui n'avait pu retenir la vision de sa chère grand-mère adorée et qui était morte de froid.

Le piano était là, immobile, la partition droite, figée dans ses exigences sévères, et malgré tout, pas le choix, il fallait continuer...

Boris Cyrulnik a génialement expliqué que c'est peut-être le manque de confort, de projets, finalement la pauvreté qui nous forcent à relever les défis en nous posant à nous mêmes des obstacles et toutes sortes de difficultés par un travail acharné , comme s'il fallait revivre et cette fois en se montrant plus utile.

C'est vrai que dans mon travail des derniers mois, j'ai ressenti comme jamais le besoin de lutte, de prouver quelque chose, de me défier moi même pour ne pas sombrer dans une sorte de dépression.

Quand mes concerts se sont brusquement arrêtés en mars de l'année dernière, j'avais pensé, je l'avoue, et ne suis pas le seul parmi mes collègues, à me dire « finalement à quoi bon? et pour quoi? »

Et le piano n'était plus à ce moment que dans mon salon, et j'étais seul avec lui, sans projet pour nous deux, sans voyage car même si chaque concert nous fait jouer sur un piano différent, c'est bien son propre instrument qu'on porte dans son coeur.

Ce confinement et le manque de visibilité pour les mois à venir est une épreuve de courage, pour le système émotionnel et nerveux de tout être et nous relie plus que jamais à notre condition humaine de travail et de quête pour accéder à des mondes pas tout de suite permis.

Vivement la libération de tout cela, et à nouveau sur scène quand les concerts reprendront, je pourrai mesurer si mon travail et ma persévérance dans la solitude m'ont donné plus de pouvoir pour me libérer et partager avec les personnes venues m'entendre le bonheur de la musique.

Je ne sais encore aujourd'hui ce que je ressentirai sur l'estrade, après tant de mois d'absence et de privation du public, mais je continue à m'y préparer dans un sentiment fait d'espérance et de simple bonne volonté.

Et le public lui aussi aura changé, écouterait-il différemment? Quelle surprise m'attend peut-être!

Je reviens à la musique de Beethoven, qui est actuellement et depuis longtemps mon pain quotidien. Quel bonheur d'avoir Beethoven en de tels moments, on a parfois l'impression qu'il vous surveille et vous prend par la main pour vous aider à continuer.

Dans son écriture, il est une dynamique très fréquente qui est l'une de ses caractéristiques: C'est le « Crescendo-piano ».

On trouve cela maintes et maintes fois dans toute son oeuvre et pourtant pourquoi un crescendo mènerait-il à un piano? La seule possibilité d'interprétation est d'imaginer que ce crescendo ne peut aboutir, qu'il débouche sur une impasse, une impossibilité, et c'est « un nouvel instrument » qui, lui, débute, dans la nuance piano, un nouveau départ en quelque sorte comme après une limite infranchissable.

De même, cette épreuve, au delà de toutes ses victimes et malheurs, ne s'avérerait-elle pas pour chaque musicien une obligation de remettre les compteurs, telle un ultime avertissement et dire un peu comme: Ok, cela ira, mais maintenant c'est « à condition que... ».

Et comble de cela, il faudra bien accepter de revenir après un moment si lourd et triste, avec une certaine légèreté et bonne humeur...un peu comme « le Retour » de la célèbre Sonate « les Adieux » de Beethoven, qui fête une Joie renouvelée.

Pierre Réach

Janvier 2021